

T 706, 12

Marie

Un homme et une femme [avaient] une *grousse* famille ; malheureux, [ils n'avaient] ni pain ni pâte.

— Que faire, ma femme ? Je m'en vas. Faut que je trouve le bon Dieu ou le diable pour avoir de l'argent.

Il part, désolé, trouve un grous monsieur .

— Où vas-tu ?

— J'en sais rien, au petit hasard ; [je] cherche quelqu'un qui me donne de l'ouvrage, de l'argent, du pain pour mes enfants.

— Que veux-tu me donner, [si] je te donne de l'argent ?

— Je n'ai rien.

— Eh bien ! le fruit que ta femme a dans son sein.

Convenu.

Il ne le dit pas à sa femme, apporte de l'argent, du pain à discrétion.

Au bout des neuf mois, [il devient] inquiet :

— Qu'as-tu, mon homme ?

— Ah ! j'ai promis l'enfant que tu as dans [ton] sein.

— Eh bien, *je l'doun'rons* [2] si [on] peut pas faire autrement.

Elle va se confesser, dit ça au curé.

— Mon enfant, pensez sans cesse à Dieu et à la Sainte Vierge¹.

En mal d'enfant, bien malade, désolée ; l'autre était à la porte.

— *Boune* Sainte Vierge, à mon secours ! bénissez le fruit, etc.

[La Sainte Vierge] arrive, prend l'enfant, le baptise. Elle est sa marraine.

Il repart et dit :

— À sept ans ! Je ne peux rien jusque-là.

Cette petite, bien sage, allait à l'école, priait comme un ange ; [disait] son chapelet ; ne sortait jamais sans laver ses mains ; [faisait] le signe de croix.

À l'âge de sept ans, le vieux arrive à la porte, la nuit.

— *Berdo* (quater), voici le moment. Petite fille, lève-toi, viens, ouvre la porte.

Elle prend son petit tablier avec son chapelet, lave ses mains, [fait] le signe de croix.

Il dit à la mère :

— À demain soir, tu auras soin de rincer les chaudières.

Le lendemain soir, elle jette toute l'eau qu'il y avait à la maison. Il arrive.

— Berdo, ma Petite, lève-toi, ouvre la porte.

Elle veut se laver les mains : pas d'eau ; elle crache dans ses mains. Il dit [à la mère] :

— À demain soir, mais ôte-lui les crottes de bique qu'elle a dans sa poche !

Le troisième soir, il revient encore.

La mère lui ôte le chapelet. Il arrive de même :

— Berdo, ma petite fille, lève-toi, ouvre la porte.

Elle prend son tablier blanc, [se] signe, crache dessus. Il l'emmène.

¹ Une phrase rayée : Offrez-lui votre enfant pour être sa marraine.

Bien loin, elle trouve une croisée de chemins, fait le signe de croix. Il lui coupe le bras droit. Plus loin, elle trouve une autre *croisie* de chemin, [fait] le signe de croix du bras gauche. Il [lui] coupe le bras gauche. Plus loin, encore une croix au carrefour, [3] une *croisie*. Elle fait le signe de croix avec sa tête.

— Va-t-en, je ne peux plus rien.

Elle va se fourrer dans un charme creux, mutilée, sans bras. Pas loin du château du roi dont la chienne, en se promenant, arrive là et chaque jour lui apporte à manger. Elle l'a nourrie sept ans.

Le roi dit :

— Ma chienne maigrit ; je ne sais pourquoi.

Le cuisinier dit :

— Elle prend de ma cuisine tous les jours.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Demain, surveille-la !

Elle prit le plus beau rôti. Le roi, prévenu, la suit jusqu'au charme creux.

— Tiens, qu'est-ce que cela ? C'est toi qui es là ?

— Oui, monsieur ; voilà sept ans qu'elle me nourrit.

[La jeune fille] était très belle.

— Sortez !

— Non, monsieur, je n'ose ; mes jupons sont trop courts.

Il prend son manteau, lui donne :

— Mets-le !

— Je n'ai pas de bras.

Et il le mit sur elle, l'emmène au château où il la nourrit et l'épouse, malgré sa mère.

Guerre. Il part en guerre, la laisse enceinte. Elle accouche de deux enfants. La [belle-] mère les met dans son *devantier* et l'*envoie*. Elle écrit à son fils qu'elle est morte, accouchée de deux chiens.

Il répond :

— N'importe ! *Nourrez-les bien*.

[.....]

[La jeune femme] trouve une fontaine, ne peut boire, se couche, boit. Ses deux enfants tombent dedans. Sans bras, elle ne peut les retirer. Une dame paraît :

— Que fais-tu, Marie ? Tu jettes tes enfants dans l'eau ?

— Ah ! je ne peux les retirer, ma bonne dame.

[La dame] les retire.

— Appelle-moi ta marraine.

Et elle voit tout à coup par terre son bras droit.

— Ma marraine, voilà un de mes bras.

— Prends-le.

Elle le reprend.

— Ah ! voilà l'autre bras.

— Ramasse-le.

— Ah ! que je suis heureuse !

— [T'au]rais² pas baptisé tes enfants ?

— Qui, le parrain ?

— Le parrain sera³ le Bon Dieu et moi, la marraine.

² Mot coupé par la déchirure du papier.

³ Ces trois mots ont été ajoutés à la plume ;

— Je veux bien, ma patronne.
On les fait baptiser. Aussitôt une belle chapelle se trouve bâtie, bien meublée.
— Marie, voilà ta demeure, sois-y sage en élevant tes enfants.
Elle y demeura longtemps, élevant ses enfants. Un jour, sa marraine revint la voir :
— Cette nuit, il viendra *une* forte orage ; n'aies pas peur. Ça frappera à ta porte ; n'ouvre que si on te dit : « Ouvrez pour l'amour de Dieu ! » Jusque-là, laisse frapper. Surtout ne dis rien sans que je sois là.
L'orage vient ; on frappe à la porte. Elle répond rien.
— Ouvrez pour l'amour de Dieu !
Elle ouvre. Un homme entre, mouillé ; elle reconnaît son mari :
— Monsieur, entrez, mangez, chauffez-vous, reposez-vous.
— Non, madame.
Elle le fait coucher.
— Je n'ai qu'un lit, mais [je vais] faire un lit de sangle.
Elle le décide à se coucher.
Il ne dormait pas, la nuit. Il laissait pendre ses bras. Un de ses enfants dit :
— Maman, les bras de papa *pendèlent* !
— Va en relever un ; ton frère, l'autre.
Lui écoutait. Ça recommence trois fois.
Au jour, la Sainte Vierge arrive.
— Bonjour, Marie
— Bonjour, ma bonne patronne.
— Avez-vous passé une bonne nuit ?
— Oui.
— Et vous, monsieur ?
— Oui, madame.
— Savez-vous où vous êtes ?
— Non, madame.
— Eh bien ! dites comme moi et je vous [le] dirai. Dites : « Je pardonne comme Dieu nous pardonne. »
Il hésitait. Enfin, à la troisième fois, il se décide.
— Eh bien ! monsieur, voici *vot'* femme et vos deux enfants, chassés par votre mère.
Et elle raconta tout.
— Vous pardonneriez ?
— Non, jamais à ma mère.
Enfin, ils s'en retournent au château. Il veut faire brûler sa mère. Sa femme le calme et il pardonna. Ils vécurent heureux

Recueilli à Montifaut, commune de Murlin, s.d. auprès de [Claude Carrouée⁴], [É.C. : Claude Rougelot, fils naturel de Françoise Rougelot qui a vécu avec Jean Carrois d'où le patronyme donné par Millien, né le 20/03/1852 à Montifaut, Cne de Murlin, journalier, résidant en 1881 à Montifaut]. Titre original. Arch., Ms 55/7, Feuille volante Montifaut/5B (1-5).

Marque de transcription et fiches ATP rédigées par G. Delarue.

⁴ *Sous le conte, à la plume : fin de Marie, puis en travers : La fille bras coupés-chêne creux. Séparé par un trait, en dessous : Bâtiment sur terre et sur eau (fragment : le commencement manque). Il s'agit de la version T 513,6, dite par Claude Carrouée. Il est donc vraisemblable que le conteur de la version ci-dessus soit Claude Carroué.*

AM 570
Inédits, 49

Catalogue, II, n° 12, version F, p. 626.